

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS BEES PRODUCE CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE... MAURICE LAFARGUE... Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres... entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc. qui se publient au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

Jeu, 8 octobre 1914.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.), Fahrenheit, Centigrade.

Les Etapes de l'ignominie

C'était une des plus jolies villes de l'île de France. Juchée sur un promontoire qui domine la plaine riante aux confins de la forêt d'Halatte et de la forêt de Chantilly, elle érigait, à l'extrême pointe d'une falaise bastionnée de rochers, une très vieille église dont les pierres brunes semblaient brodées par de hardies dentellières.

Et toute la cité avait le même air ancien, à la fois, et durable: des maisons petites, mais élégantes, et datant presque toutes du dix-huitième siècle; un mail ombragé comme une allée de parc, meublé de bancs de pierre, entouré de vieux hôtels; d'autres églises, très nombreuses, celles-ci encore vouées au culte celles-là servant d'ateliers, de granges ou de casernes, toutes offrant aux yeux des restes imposants d'art gothique noyés dans des "arrangements" du temps de Louis XV: de l'ogival poudré, du flamboyant avec un doigt de rouge.

Et dans ces rues discrètes, parmi ces jardins, ces promenades et ces monuments qui évoquaient la vie élégante d'autrefois, une population très moderne et très active s'empressait. On rencontrait, suivant les quartiers, ici du labour, là du repos, partout de la grâce et de la bonne humeur. Il y a des villes où c'est une joie de vivre: Senlis était de celles-là.

Les monstres ont passé par là. Leur ignoble cohorte a semé de la honte sur ses pas et dans tous les foyers elle a filé tout les faiblesses, comme elle insultait et punissait tous les courages.

Mais il faut se contenir aujourd'hui de noter d'un mot ces infamies et renvoyer les réquisi-

toires nécessaires au jour prochain où, la pleine lumière ayant été faite et les témoignages recueillis, la vindicte universelle pourra réclamer le châtiement des coupables.

Pour le moment, bornons-nous à exprimer un vœu: C'est que l'autorité militaire, c'est que la France entière puisse connaître les noms des chefs allemands qui ont commandé le sac de Senlis en Belgique et le sac de Senlis en France; c'est qu'elle prenne note des corps prussiens, wurtembergeois, saxons ou bavarois qui ont combattu pour leur empereur ou pour leur roi avec ces armes de lâches, avec cette cruauté de bêtes féroces, avec cette immonde lubricité de forçats évadés.

Et qu'aucune pitié ne nous arrête, dans les batailles prochaines, quand nous aurons devant nous, à notre merci, ces misérables criminels de droit commun dont Guillaume a peut-être fait sa garde impériale, mais qui méritent d'être égorgés comme des porcs!

La France protesterait-elle tout entière avec une violence irrésistible, si elle pouvait craindre, si elle pouvait craindre qu'un lui infligeât des prisonniers comme ceux-là. Ils sont indignes de quartier. Ils doivent être abattus comme des fauves déchainés.

Les lois de la guerre ne sauraient être invoquées en faveur des combattants indignes qui les méconnaissent obstinément; en faveur des scélérats qui se cachent derrière des vieillards, des femmes et des enfants, pour échapper au feu de l'adversaire; en faveur de ceux qui assassinent, qui souillent et qui, l'autre jour, à Liège, après avoir mitraillé une centaine d'habitants inoffensifs, faisaient décapiter leurs cadavres de tout vêtement et les jetaient ensuite pélo-mêle dans des charrettes, à coups de fourche.

Quand on tiendra ces misérables, qu'on les tue! Ils déshonoreront la prison; ils aviliront le bague. JEAN DORSAY.

LE BOMBARDEMENT DE LA CATHEDRALE DE REIMS

Le rôle des Huns modernes est de ne pas respecter les œuvres d'art.

Bordeaux, 8 octobre. — Le bombardement de la cathédrale de Reims, commencé depuis plusieurs jours, a enfin réussi hier à mettre le feu à l'édifice.

La "Gazette de Francfort" écrivait le 8 septembre: "Respectons les cathédrales françaises, celle de Reims, notamment, qui est une des plus belles basiliques du monde. Depuis le moyen-âge elle est particulièrement chère aux allemands, puisque le maître de Bamberg s'inspira des statues de ses portiques pour dessiner plusieurs de ses figures. Les cathédrales de Laon, Rouen, Amiens et Beauvais sont aussi des chefs-d'œuvre de l'art gothique. Toutes ces villes sont à cette heure occupées par les Allemands. Nous regarderons avec vénération ces églises grandioses et nous les respecterons comme nos pères le firent en 1870."

Leurs boulets dans la dentelle. On lit d'autre part, dans la Liberté:

"Ces pistolets braquent leurs mortiers de 420 sur cette merveille unique d'art et de foi, sur ce portail de la Métropole de Saint-Rémi où vivaient dans la pierre

sacré sous la grande statue du Christ en croix, un monde de saints et de saintes, dont les obus allemands ont renouvelé le martyre, ont-ils crevé aussi l'incomparable rosace dont les vitraux du 14e siècle mettaient en illumination de rêve dans la nef remplie des tapisseries du cardinal de Lorraine des statues dues au ciseau de nos vieux maîtres, aussi belles que les chefs d'œuvre de l'art antique? Ont-ils détruit les chapelles aux dentelles de marbre?"

Après Louvain Reims

Ils ont saccagé Louvain, ils bombardent et incendient la cathédrale de Reims. Les vandales qui ont anéanti un des bijoux de la Belgique intellectuelle détruisent la merveille d'art religieux dont la France s'enorgueillissait.

A cette date, vingt et un septembre, Guillaume II avait peut-être fait chanter par ses ministres luthériens un service d'allégresse à Notre-Dame de Paris. Mais Paris est loin et Notre-Dame est inviolée. Les hordes allemandes ont dû reculer, et c'est une défense sans espoir — Dieu le veuille! — qu'ils tentent dans l'Aisne et la Marne.

Alors, la rage au cœur, tout en reculant et se défendant, du haut d'une des légères collines qui s'élevaient aux environs de Reims, ils ont aperçu la magnifique basilique que les siècles avaient respectée.

C'était un joyau et il fallait l'abattre. Les fines rosaces étaient des cibles faciles pour les bandits qui ne songèrent pas un seul instant qu'une église n'est pas une caserne et que, sous les grandes voûtes, il n'y avait pas des soldats qui mettaient en joue, mais des mamans, des enfants et des prêtres qui priaient.

Sous leurs boulets, l'antique cathédrale, toute éplorée, a pris feu, et le communiqué officiel nous dit qu'elle flambe comme un immense cerge qui, dans les nuits de cette semaine de bataille, brûlerait pieusement pour nos morts.

Pauvre et chère et traditionnelle cathédrale de Reims! Elle était belle, mais on oubliait presque sa beauté en se souvenant surtout qu'elle était parée de souvenirs; elle faisait partie de l'histoire, et nos tout petits, dans les manuels, avaient vu son image et savaient que la cathédrale de Reims était un morceau triomphal d'un glorieux passé.

Les Allemands, de loin, ont craché sur elle des boulets rouges... De savoir quelle n'est plus à présent qu'un amas lamentable de murailles noircies, cela vous fait mal au cœur. C'est comme si quelque brute pénétrait brusquement dans votre chambre de travail, s'emparait du cahier vénéré qui renfermerait les souvenirs de votre mère et le jetait au feu.

Reims, pour nous, en cette guerre, c'était aussi Jeanne d'Arc. Les barbares ont-ils eu la sottise et maladroite pensée d'éclabousser de leurs schrapnells la grande ombre de la Vierge lorraine? Eh bien, soit! Mais Jeanne, chassée de sa cathédrale, s'en va, mystique, chevaucher en tête de nos armées, et, prenant comme étendard le drapeau tricolore, s'en va le conduire à beaucoup de peine, certes, mais le plantera bientôt sur les rives du Rhin, à l'honneur! — E. D.

ECHOS

M. le consul de Belgique a reçu la touchante lettre que voici:

Paris, 6 septembre. Monsieur le consul, Les dix artilleurs du détachement du Trocadéro, chargés de protéger la station de télégraphie sans fil du Champ-de-Mars, vous adressent la somme de 10 francs, montant du dernier prêt touché, en vous priant de bien vouloir en effectuer le versement à la caisse de secours des réfugiés belges.

Vivent la Belgique et ses héroïques soldats! Herrand, Lucas, Chateau, Brunet, Renoux, Bordier, Lethon, Gardon, Cailletet, Houbé.

Ont bien voulu ajouter à notre souscription: Le lieutenant Broca, commandant du détachement... Fr. 100 Le lieutenant Roy... 40 Le maréchal des logis Vassé... 5 Le pointeur Houbé, député... 75

Et deux billets de 100 francs étaient joints à cette lettre.

Comme si de rien n'était. Chaque année, depuis quelque temps l'Université de Paris envoie deux de ses professeurs enseigner pendant le semestre d'hiver dans les deux plus grandes universités des Etats-Unis, Columbia et Harvard.

La guerre n'interrompra pas cet usage. Sont désignés, pour Harvard: M. Lichtenberger, professeur de littérature allemande à la Faculté de lettres; pour Columbia: M. Geoffre de la Pradelle, professeur de droit international public à la Faculté de droit.

L'un d'eux est déjà parti, l'autre va partir. M. Lawrence Lowell, l'éminent président de l'Université Harvard, vient d'écrire à M. Liard que les professeurs français étaient assurés de trouver aux Etats-Unis l'accueil le plus chaleureux et qu'ils constateraient combien sont vives et générales les sympathies de l'Amérique pour la France.

Nos musées, pour lesquels on a pu avoir quelques craintes, lors des visites des avions allemands, sont à l'abri de tout danger. Du moins, les collections qu'ils renfermaient ne risquent-elles rien.

Dès l'entrée des Allemands en Belgique, tous nos conservateurs avaient pris les mesures nécessaires contre une attaque quelconque et notamment contre l'incendie.

Le Louvre, en particulier, est curieux à voir en ce moment. Au rez-de-chaussée, où se trouvent des chefs-d'œuvre de sculpture, des marbres dont le déménagement eût été fort long et fort coûteux, tout a été bastonné à l'intérieur, et il n'est pas une fenêtre qu'on n'ait aveuglée d'amoncèlements de sacs de sable.

Quant aux peintures, elles ont été déplacées et transportées en lieu sûr. Le Louvre n'est plus, au premier étage et à l'étage supérieur, qu'un immense écrin vide.

Cet écrin pourra être regarni sans doute avant longtemps. Nous donnions hier des chiffres sur les pertes de l'ennemi, qui, de l'aveu même des Allemands et des rares journaux d'outre-Rhin qui nous parviennent, sont formidables.

Et les nôtres? Il est facile de les estimer par des calculs identiques à ceux qu'ont employés les Allemands pour établir les leurs.

On sait que toute perte au front est compensée immédiatement par de nouveaux combattants empruntés aux dépôts. Or, ces dépôts n'ont eu à fournir depuis le début de la guerre qu'une proportion de deux pour cent des effectifs combattants.

D'autre part, les hommes hors de combat et remplacés dans une si faible proportion, ne sont atteints, — à raison de quatre-vingts pour cent, — que de blessures légères et qui leur permettent de retourner au front après quelques jours seulement de traitement.

La mort de Pierre Goujon.

D'une lettre d'un officier du 223e de ligne, nous extrayons les lignes suivantes: Le 22e se trouvait, le 24 août, établi au village de Méhencourt, canton de Bayon, au sud-ouest de Lunéville, non loin de Gerbéviller. Il y était établi depuis trois jours. Des tranchées abris avaient été construites. Le 24, la brigade reçut l'ordre de prendre l'offensive.

Le pic de Méhencourt, isolé au nord du village, est la seule éminence de cette région. Nous l'avons attaquée. Recus par l'artillerie allemande et battus sur les flancs par des compagnies de mitrailleuses, nous sommes arrivés néanmoins au sommet du pic de Méhencourt, sans éprouver de trop grandes pertes.

Pierre Goujon me dit: "Ce feu d'artillerie dépasse le plus splendide feu d'artifice." La 2e compagnie reçut alors l'ordre de se déployer. Pierre Goujon, qui commandait la troisième, la déploya pour le combat. La rafale était violente. Il fut atteint par une balle à la jambe gauche. Voula et applique le pansement individuel qu'il portait dans son sac, il s'assit, émergeant au milieu de ses hommes qui s'étaient couchés. Comme le capitaine l'invitait à se coucher, une balle l'atteignit entre les deux yeux.

Il put boire encore un quart d'eau que lui apporta un soldat. Puis, s'affaissant, il dit: "C'est tout, je crois qu'ils m'ont tué." Il expira presque aussitôt. Le capitaine commanda: "En avant!" Le 223e gagna ce jour-là 7 kilomètres sur l'ennemi, mais au prix de pertes considérables. Le lieutenant-colonel Drouet, qui commandait le régiment, — c'était un régiment de réserve, — fut tué quelques minutes avant Pierre Goujon. Deux autres officiers de sa compagnie furent blessés.

Encore une famille de braves. M. Clément, ancien gendarme, titulaire de la médaille militaire, âgé de soixante-sept ans, vient de s'engager, à Avignon, pour la durée de la guerre.

LE METHODE BERLITZ

Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants. Classes pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages

"Original Berlitz Method" 123 Batterie Audouin. Tél. Main 3001. 5 1/2-1 25-0200-000

HYDROTHERMIE MASSAGE

Procédé scientifique de bains tièdes. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à 10 heures. Messieurs de 1 heure à 3 heures et tout le dimanche, \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure, barbiers \$1.00, \$2.50 par mois. Broche et natation, 50c. 25 pour \$10.00. Leçons de natation.

M. et Mme ROBERT OSBORNE. 728 rue Gravier. 10 mai-14

Georges Herwegh

Dans l'admirable lettre de Renan que publiait le "Temps" ces jours-ci, et dont nous avons reproduit les passages les plus caractéristiques, une poésie de Georges Herwegh avait été, de la part de l'illustre écrivain, l'objet d'une interprétation contre laquelle proteste aujourd'hui M. Marcel Herwegh, son fils. D'une lettre adressée par celui-ci à notre confrère nous détachons ces lignes intéressantes: "La poésie, dont les vers étaient formés le refrain, est de 1811 — date qui a son importance et que Renan ne mentionne pas. Et quand Georges Herwegh écrit: "Asses d'amour comme cela, décelez-nous maintenant à hair", dont qui cette haine, selon lui, doit-elle s'exercer?"

Le poème, que Renan avait sans doute oublié de lire, répond: "Contre la tyrannie, contre les tyrans, les oppresseurs qu'il faut combattre sans cesse le glaive à la main, car plus sacrée alors devient notre haine que notre amour!"

Renan s'est donc trompé très grossièrement et on voudrait, à sa suite, — dénaturant le sens des phrases, ce qui est toujours facile — faire de Georges Herwegh l'apologiste de la force brutale, du germanisme envahisseur dont il a été au contraire l'adversaire le plus irréductible.

De ses opinions, de sa longue amitié avec Challemeil-Lacour, comme de sa collaboration à la "République française", dont il fut un des premiers rédacteurs, il ne devrait plus être besoin de parler, car tout cela est connu et bien que Renan paraisse l'avoir ignoré, appartient à l'histoire. Ce qu'il faut rappeler, c'est que l'Allemagne ne désarma jamais. Elle poursuivait Georges Herwegh toute sa vie, jusqu'au dernier jour, quand elle parvint à se débarrasser de lui traitreusement à Baden-Baden, en 1873, par l'aide criminelle d'un médecin prussien, au nom français, et que je révèle ici pour la première fois — le docteur B... qui, au lieu de le soigner, l'empoisonna. L'Allemagne le poursuivit encore au-delà de la tombe.

Et maintenant que le germanisme s'affirme avec tant d'insolence et dans toute sa barbarie, la France a le devoir de défendre celui qui renia l'Allemagne pour devenir dès 1843 citoyen de la libre Suisse, dont les descendants s'honorent d'être Français, celui à qui Challemeil-Lacour écrivait en 1871: "Vos idées, vos senti-

ments sont les nôtres," qui disait: "La France est une religion," et de l'Allemagne: "Tu es dans la gloire du carnage la première des nations; Germanie, j'ai horreur de toi!"

Et à toute occasion Georges Herwegh ne cessa de manifester son amour pour la France qu'il identifiait avec la cause de la Liberté.

Sympathies Etrangères

Lettre d'un engagé italien.

Les Italiens multiplient les preuves de leur dévouement à la France, en s'engageant dans nos rangs.

La lettre qui suit, dit le "Petit Dauphinois," en est une nouvelle preuve. Elle a été adressée à la "Ligue de l'Amitié française". 20 août.

Signori: Quand vous avez eu la noble et généreuse initiative de former une légion italienne pour défendre la cause juste de la France, je crois n'avoir pas été le dernier à venir m'inscrire.

Si ensuite je n'ai pas répondu à l'appel, c'est que, le devançant, je suis à la frontière. Grâce à un stratagème, j'ai réussi à me faire incorporer dans un corps d'élite, les chasseurs à pied. Je suis parti le 3 août de Paris pour ne pas perdre ma place d'honneur aux avant-postes.

Le temps passe vite et il y aura bientôt un mois que je fais voir ici qu'un ancien bersagliere n'est pas indigne de se battre sous le glorieux drapeau des chasseurs à pied.

Je suis fermement que je ferai bonjour à notre patrie et je montrerai que les Italiens savent se battre et mourir pour la France, nation grande et généreuse. Nous nous souvenons qu'elle a versé du sang pour nous. Nous devons lui montrer qu'en plus de la bravoure, nous avons aussi de la gratitude au cœur.

Je suis heureux; je blague, on me blague, on m'appelle Gambaldi et j'en suis fier. Mon seul chagrin est le soir, aux distributions de lettres, tous mes camarades en reçoivent et moi pas... Pourtant, j'ai un père, une mère et des sœurs chères là-bas sous notre ciel bleu d'Italie. Ils m'aiment, je les aime et je n'en reçois aucune lettre.

Je vous serais obligé, si vous étiez assez aimable de demander des nouvelles à notre consul. Votre très oblige. PANTONI GIUSEPPE. ...bataillon de chasseurs à pied.

Au Roi des Belges

Hommage russe. Pétrougarde, 9 septembre. — Le "Novoye Vremia" a ouvert une souscription en vue d'offrir un cadeau d'honneur au roi des Belges.



WEAR THE ROBERT... R. J. ROBERT... SPECIALISTE... 2007 rue Carondelet... Phone Main 4570

Fauilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 9 Commencé le 30 septembre 1914

LA Conquête du Bonheur

PAR JACQUES FRONTON

(suite)

A votre âge on oublie vite; Louise ne pensera plus à toi quand elle sortira de sa pension, et toi, mon pauvre enfant si bon, si tu pensais à elle, tu aurais une grosse peine.

Ainsi, c'est entendu, continua la brave femme, Louise était une aimable compagne de jeux, pour courir et gambader quand vous étiez tous deux hauts comme cela, mais maintenant, chacun sa route! L'un est à droite, l'autre à gauche; aussi, je te demanderai de ne pas répondre à Louise, tu veux bien, dis, Henri.

— Je te le promets. Et Henri, le cœur gonflé, se jeta au cou de tante Marthe, en sanglotant.

— Ah! mon Dieu, murmura tout bas l'excellente femme, c'est ma faute s'ils s'aiment déjà, ces petits; mais je ne pouvais pas croire, ça jouait encore au billard et à la poupée.

Elle embrassa Henri bien fort, puis soudain, comme répondant à une interrogation muette, elle s'écria:

— Ah! ma toi, tant pis! aime-la, ta petite amie, puisqu'elle t'aime aussi; après tout, tu la vaux bien; tu n'as pas de fortune, mais tu peux avoir une belle position; ne pleure plus et travaille; nous verrons bien.

Aussitôt seul, Henri ouvrit la lettre de Louise; il tremblait de joie. Elle avait dit vrai, elle pensait à lui.

"Mon cher petit Henri, "Voilà cinq grands mois que nous ne nous sommes pas vus; c'est long, surtout quand on a à regretter un bon ami comme toi.

"Je ne t'oublie pas, et chaque jour je pense: qu'est-ce qu'il fait? travaille-t-il? songe-t-il à Louise? Je voudrais connaître l'emploi de ton temps, pour te suivre à chaque heure. Je me disais: miam, il déjeune; deux heures, il s'amuse; tu me comprends, n'est-ce pas? Aussi je vais te donner le détail de ma journée. Elle n'est pas gaie, c'est toujours la même chose, mais je me souviens de tes conseils et je travaille, car je veux devenir une jeune fille savante.

"Le matin, lever à six heures; ding, ding, c'est fait; on saute du lit. En ce moment il neige, on tremble en quittant ses couvertures bien chaudes. On s'habille.

"De toute la journée c'est le moment que je préfère: je demeure toute seule et c'est alors que je pense à nos bonnes heures d'amitié dans la jolie chambre, près de ta tante.

"Je te revois pâle, malade, tremblant la fièvre, et je pense que toutes ces souffrances tu les endurais à cause de moi.

— Ah! c'est bon cela.

"A huit heures, nous déjeunons, puis l'étude commence; cela m'ennuyait autrefois. Maintenant je suis joyeuse en m'installant devant mon pupitre, je ne m'ennuie pas certes, je me dis: Henri travaille et je me mets le nez sur

non livre pour ne pas regarder mes camarades qui font des bêtises.

"Ma maîtresse me recommande sans cesse de ne pas me fatiguer.

"Est-elle drôle de ne pas deviner que je veux devenir savant!

"A midi, grand déjeuner, c'est à dire la soupe avec plat de viande, légumes et dessert. On expédie tout cela en une demi-heure car on a hâte d'entrer en récréation.

"J'ai une aimable petite camarade, que j'aime bien, à qui je parle souvent de toi, elle te connaît presque autant que moi, tant nous causons souvent de ce petit Henri, dont je lui ai fait vingt fois le portrait.

"C'est ma seule amie, je ne fréquente pas ces demoiselles, elles ne savent s'entretenir que de noblesses, d'armoiries; si tu les entendais se quereller sur leur parenté, c'est à qui descendra de celui-ci ou de celui-là.

"Ah! tu rirais bien si tu les voyais quand elles apprennent leur histoire de France, tous les maréchaux sont leurs cousins; il y en a qui veulent avoir ou des ancêtres dans les croisades, et l'autre jour la petite d'Agobert, qui est soite comme pas une, voulait que le roi Dagobert fût un de ses ascendants.

"Je me tordais, mais en cachette, car moi tu comprends, on me considère peu, Forbath tout court; et puis que fait votre père?"

"— H fabrique des chaussures! Sens-tu comme ça sonne mal, ce qui sonne mieux, c'est les roues sous mon papa.

"Des qu'il y a une quête, une bonne œuvre, on m'enroule: "Ma petite Louise, ma mignonne!" Je ne m'y trompe pas, je m'exécute. On me remercie, on m'exalte, puis bonjour; on s'en va de côté jusqu'à la prochaine occasion.

heureux que Mlle de la Chevière ou du Paratonnerre.

"Il y en a de très vieilles parmi ces demoiselles; je crois qu'elles voudraient bien se marier; mais avec leurs gonts il leur faut un duc ou un prince.

"Elles se sont joliment moquées de moi l'autre semaine. Figure-toi qu'il pleuvait, nous étions toutes demeurées dans les salles d'études pendant la récréation, on jouait aux petits jeux, et l'on donnait des gages qui n'étaient rendus qu'après une pénitence imposée à la propriétaire.

"C'était mon tour.

"Dites-nous, me dit une grande bêtasse, qui se nommait Aurélie de Prilinte, comment vous rêvez votre mari quand vous serez grande.

"Et moi de leur répondre; jeune, beau, bon et utile. Je veux un travailleur, un homme intelligent qui dépense sa science pour les besoins des autres.

"Un arracheur de dents, interrompit Marie de Ray, un laideron, et comme les autres étouffaient, elle expliqua, qu'il n'y avait pas de science plus utile, car l'autre jour sa femme de chambre qui souffrait à se rouler avait été soulagée par un dentiste, qui en une minute lui avait extrait sa dent.

"Ne vas pas croire que toutes mes compagnes sont ainsi, il y en a de très bien et de très honnêtes; c'est celles là que j'admire et que j'essaie d'imiter, car elles ont vraiment quelque chose de noble au cœur, leurs sentiments sont grands et généreux, elles font bien, comme les autres font mal, sans y faire attention.

"Elles ne parlent jamais de leurs blasons et de leurs ancêtres, mais on sent qu'elles sont nées dans une classe où les bons sentiments, oh la distinction sont chose ordinaire, tant on en a l'habitude. Voilà comment je voudrais être.

"Le reste de la journée se partage entre les travaux de toutes sortes. Le soir, le dîner, puis une courte récréation. Nous allons ensuite nous coucher et c'est fini, la journée est passée; elle recommence demain en tout semblable.

"C'est triste, n'est-ce pas, et je suis souvent obligée de me rappeler la sagesse et les bons conseils pour travailler et devenir une femme instruite.

"Que fais-tu toi? tes devoirs doivent ressembler aux miens, et les camarades sont sans doute comme mes compagnes; il y en a de bons et de mauvais. Jouez-vous aux petits jeux et l'a-t-on demandé qui tu aimerais comme petite femme?"

"Tu me diras cela aux prochaines vacances, ah! je compte les jours et le temps me paraît bien long.

"En attendant, je t'embrasse bien fort et je te recommande de penser un peu à ton amie. "LOUISE FORBATH."

"P. S. — J'ai eu bien de la peine à envoyer cette lettre à ta bonne tante; j'ai craint cent fois de me faire surprendre, aussi je ne sais quand je pourrai t'écrire à nouveau."

Henri déposa un gros baiser sur le papier rose satiné qui venait de lui apporter un peu de la vie de cette Louise, vers laquelle son cœur s'en allait inconsciemment.

Il plia la lettre, la mit dans un portefeuille de maroquin rouge, avec quelques violettes séchées, venant du jardin de Louise, et il s'écria: — Et, tante Marthe me défend de l'aimer, ah! mais non.

CHAPITRE XV. La désobéissance d'Henri. Ne pas écrire à Louise, Henri l'avait promis;